

Chloé Charpentier

LE BRUISSEMENT DES FEUILLES

**Suivi de ELLE S'APPELAIT RAYMONDE,
LE CADEAU et JERSEY**

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-0022-1

© Chloé Charpentier

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

LE BRUISSEMENT DES FEUILLES

*Si ce sont des paroles vagues,
alors n'essayer pas de les éclaircir.
Vague et nébuleux est le
commencement de toutes les choses,
mais pas leur fin,*

*Et je serais trop heureux que vous
vous souveniez de moi comme d'un
commencement.*

*La vie, et tout ce qui vit, est
conçue dans la brume et non dans le
cristal.*

*Qui sait qu'un cristal est de la
brume en ruine ?*

Le Prophète, *Khalil Gibran.*

Prologue

Il venait d'y avoir une coupure d'électricité dans la prison Saint-Charles. Tous les couloirs étaient plongés dans l'obscurité. Les détenus faisaient un brouhaha grave, excité ou méfiant, pendant que les gardiens s'agitaient en tous sens, en donnant l'ordre de se taire et de garder son calme. La lumière sale et grise de l'hiver perçait par les fenêtres et se diffusait à peine sur les visages de chacun.

Dans le parloir, les hommes et les femmes qui étaient en train de s'entretenir tentaient vainement de se chercher des yeux à travers les vitres percées. Jérôme gardait le silence, devinant dans l'ombre la chevelure féminine, ondulante et épaisse. Elle ne bougeait qu'à peine, silencieuse sur la chaise en face de lui. Il vit la tête se mouvoir légèrement vers la porte de sortie, où les lettres fluorescentes vertes et blanches étaient restées allumées. C'était un soupir d'agacement.

De gris les cheveux basculèrent vers un cuivre intense lorsque les néons se rallumèrent. Jérôme n'avait guère changé de position pendant ce laps de temps. Il était soulagé de la voir à nouveau en face de lui. Elle ne semblait même pas avoir remarqué l'incident électrique, poursuivant la phrase qu'elle avait laissé en suspens : « Alors, tu as eu des visites depuis la semaine dernière ? ». Il lui répondit vaguement, continuant de fixer la chevelure. Il se tenait là,

sur sa chaise, les mains posées sur le rebord de la table. La rousse passa ses mains dans ses cheveux, cherchant peut-être à en chasser l'obsession éprouvée par l'homme. Après avoir dit quelques banalités, elle prit son sac à main sur ses genoux et attendit qu'il finît sa phrase. Et comme il acheva bel et bien cette phrase, elle le salua avant de s'en aller.

Les couloirs où elle passa ne laissaient entrevoir qu'à un seul moment les cellules des détenus. Tout le reste n'était que longs corridors dont la peinture blanche s'émiettait par endroit. Un homme en uniforme la raccompagna jusqu'à la sortie en faisant claquer sur ses cuisses un trousseau de clefs retenu par un mousqueton. Pas plus que d'habitude elle ne lui adressa la parole. Pourtant, c'était toujours le même homme qui s'en chargeait, un homme bedonnant et mal rasé qui transpirait à grosses gouttes sous le moindre effort, été comme hiver. Il lui souriait niaisement quand elle le regardait, si bien qu'elle le regardait le moins possible.

Elle atteint sa voiture et sans se retourner, grimpa au-dedans. Une fois installée, elle alluma le poste de radio. C'était Michel Berger qui passait sur les ondes. Elle guetta dans le rétroviseur extérieur de quoi elle avait l'air, mimant les paroles de la chanson sur ses lèvres « Et nos amours, inoubliables, inconsolables... Seras-tu là ? ». Elle avait toujours mille frissons qui la parcouraient quand elle l'entendait. Puis elle partit en trombe à travers l'atmosphère maussade qui seyait si bien à la mélodie.

I

Elle était dans l'ombre de son corps, en tenant entre ses doigts quelques mots qui poursuivraient ce qu'elle avait pensé. Mais que pensait-elle ? Quelle étrange couleur animait son murmure et dérangeait le vide de la page, éclaboussait de sens ce qui n'en avait pas ? Elle assurait ses mains en parcourant le monde depuis son fauteuil. Tout se disait, tout se créait par la progression de ses gestes au-dessus du papier. La clarté de la lampe donnait à ses cheveux des reflets que nul ne considérait, et pourtant si intenses, si changeants sous les courbes et les ondulations de la frénétique incandescence de sa pensée. Et qu'importait le labyrinthe sous son crâne, quand ses mains longues et fines dessinaient tant d'arabesques ? Devant les pages parfumées de mots élégants, de l'outrecuidance inutile, de vagues de sommeil et de torpeur, enfermées dans des livres qui faisaient murs autour d'elle, elle était là, devant une feuille simple, et la danse de son poignet, et la chute de sa tête suspendue dans le vide, et l'ombre de ses pommettes sur son visage, amenaient son corps au-delà de son être. Elle s'arrêta un instant d'écrire, figeant dans l'espace la main fatiguée. Le vide semblait attendre ce silence, y répondre aussi. La main se balança et posa le stylo, comme un glaive offert à l'autel de la pensée.

La jeune femme étira ses jambes graciles et se déplaça dans son châte de soie vers la cuisine. Le voile flottait avec

la légèreté la plus aérienne, et on eût dit que les pieds suivaient un fil de funambule tendu au-dessus du sol. Le matin même, sur ce même sol, avait fusé depuis la fente de la porte d'entrée une enveloppe. Ce fut seulement au détour de cette marche féminine qu'elle aperçut le rectangle beige qui avait atterri en feuille d'arbre, soufflée par le vent d'automne. Elle ne la saisit pas de suite, elle préféra caresser du bout de ses yeux verts sa texture cotonneuse. Déjà la mollesse de la lettre parvenait à sa rétine, la duveteuse empreinte mâle couvrait la surface, et l'irrégulière écriture avait déjà avoué ses creux et ses courbes. La jeune femme voulut retarder un instant encore le baiser qu'insufflerait la promesse enfermée dans l'écrin de papier. Alors, ses doigts toujours rendus à l'air ne se dirigèrent pas vers le sol, mais demeurèrent en apesanteur près des reins bombés. L'adresse et le nom, eux aussi, restèrent comme d'informes hiéroglyphes, tant qu'elle ne décida pas d'en dévoiler le sens.

Elle voulut oublier la lettre dans la gaze de son rêve. Alors elle retourna ses yeux vers sa mémoire en désir de printemps, où quelques mois en avance ou quelques mois en retard, s'épanouissaient déjà les bourgeons de la volupté et de la candeur de ses vingt ans. Ses lèvres appelèrent une tasse en porcelaine, qui leur fit goûter les arômes sucrés d'un thé au citron. C'est ainsi que la chaleur qui émanait de son âme se répandit dans son corps. Elle faisait tourner la petite cuillère dans la tasse, et les feuilles de thé hachées qui avaient échappé à la théière, formaient la ronde d'un manège enchanté qui tournoierait à jamais. Elle eût aimé rejoindre le cortège, se noyer un instant dans ces parfums du sud, mais seule sa langue en conquit les voltiges. Le manège s'arrêta brusquement sur le cri strident du téléphone. La tasse en trembla de surprise. Le corps de la femme se délia

et s'allongea, et ses mains étranglèrent les sons quand elle décrocha, sans violence aucune. Le long cordon en spirale devint un ruban avec lequel elle s'amusait, pendant qu'une autre voix féminine animait le combiné. Cette voix s'était présentée sous le charmant nom de Tante Cécile et voulait déjeuner bientôt avec une autre charmante personne qui répondait à l'appellation d'Irène, joli prénom dont la majesté plaisait à la jeune femme et qu'elle adopta pour cette raison.

Irène se trouva un peu plus tard en compagnie de grands arbres centenaires qui lui demandèrent de danser pour eux. Ils étaient dans un parc fané depuis l'automne, et attendaient avec mélancolie qu'un corps vint réveiller les écureuils et les merles, en les entraînant dans la frénésie gracieuse de la danse. Et comme Irène dansait comme une étoile, elle se laissa porter par l'ovation des grands arbres et fut bientôt rejointe dans ses courbes vivantes par les animaux endormis. De jeunes gens qui passaient là observèrent le spectacle et abandonnèrent leur obscurité pour se joindre au ballet. Des personnes plus âgées voulurent elles aussi s'y joindre, mais leurs rhumatismes les en empêchèrent. Le parc tout entier fut ainsi refléuri et l'on oublia complètement la nudité dans laquelle il s'exhibait tout à l'heure. Personne ne souhaitait quitter ce parc ni la danse du printemps qui guidait tous les corps vivants. Mais quand on fut trop fatigué, il fallut bien cesser. Un élan de vie avait gonflé les cœurs, tout n'était plus que chants confondus dans les réverbérations du parc. Les couleurs mêmes se moiraient dans le soir tombant comme les écailles des poissons arc-en-ciel sous les ondulations du soleil.

Irène était devenue nocturne à son tour, mais toute sa personne lançait encore des éclairs dans l'univers. Des

parfums de musc et de jasmin s'exaltaient des fleurs à peine écloses et pénétraient doucement dans la peau de la femme. Elle en fut rapidement grisée. Son ivresse la fit chanceler encore un peu, et finalement, elle vint s'étendre contre un grand chêne. Pour soutenir ses membres fatigués, une racine plus grosse que les autres sortit du sol comme le dos de la baleine s'était érigé pour Saint-Brandan. L'arbre fut ému de sentir contre lui une personne de si douce compagnie ; il en perdit toutes ses feuilles vertes et dorées, qui formèrent aux pieds d'Irène une auréole de verdure.

Elle se souvint soudain que contre son sein attendait d'être lue la lettre de son amant. Elle plongea ses mains dans son corsage en satin et y saisit l'enveloppe. Les branches de l'arbre formèrent une large coupole penchée sur la femme, frémissant sous les murmures de Zéphyr. Irène souleva la lettre vers le ciel et pria les astres de lui donner la candeur juvénile de ses désirs et le feu de sa passion. Elle l'ouvrit bientôt et en sortit une longue feuille bleue de mots. Elle vit d'abord les graphies singulières, empreintes éloquentes de celui qu'elle aimait. Elle n'eut qu'une pensée : c'était bien lui, c'étaient bien ses mots. Elle déposa un baiser sur le papier et vit le visage de son amant s'imprimer au milieu de la page. Puis elle entendit la voix de l'homme résonner en elle. Plus sa voix lisait, plus le ciel se couvrait d'étoiles. Elle s'arrêta tout à coup, laissant ses notes en suspens. Les chants de la nuit lui faisaient écho. Elle ne voulut pas connaître la suite de la lettre pour que son désir subsistât jusqu'au lendemain. Alors elle remit la feuille dans l'enveloppe et l'enveloppe contre son cœur. Elle se sentit portée par une envolée de rêves et ses jambes flottèrent derrière une traînée de nuages jusqu'à ce qu'elle parvînt à sa demeure.

Elle se coucha. Au-dessus de sa tête pesait le ciel immense du plafond. Ses yeux se tournèrent vers une autre réalité ; il fallait bien qu'elle dormît et qu'elle rêvât. Dans ses songes, tout était triste et sans couleur : des maisons grises et des pépiements silencieux, des marches lentes comme des cortèges funèbres, des visages pâles comme un jour de pluie. Son amant lui-même avait l'apparence de la vie moderne : des yeux raisonnables, une bouche prévisible. Mais Dieu lui fit rouvrir les yeux et elle eut l'impression de recouvrer la vue. Au prisme de sa joie elle savoura sa folie comme on savoure un sorbet framboise. Et elle se posa mille questions dont les réponses occuperaient toute sa journée et d'autres aussi et qui lui raconteraient des histoires. Car elle était historienne. Elle entra dans de grands livres sortis de bibliothèques très réputées pour savoir exactement quelle température il faisait dans d'autres mondes à l'ombre des bouquets de glaïeuls et combien de nuages étaient passés dans le ciel, à l'endroit exact où elle était en ce moment. Elle reçut un grand soulagement quand elle obtint les réponses. Aussi lui restait-il à répondre à toutes les autres. Elle rencontrait fréquemment des professeurs barbus et porteurs de lunettes qui lui étaient d'une grande utilité et surtout de précieux relais pour gagner du temps. Ces monstres de connaissance étaient les seuls (ou presque) qui purent lui enseigner des cahiers entiers de faits et d'anecdotes historiques dont elle ne soupçonnait même pas l'existence, et dont elle n'aurait sans doute jamais eu la curiosité s'ils ne lui en avaient révélé les secrets.

Parfois elle se disait la vanité de ses recherches. Comme tout est vain ! Elle cherchait des ombres au milieu de l'infini et les voix éteintes au milieu du silence, ces voix qui bourdonnent outre-tombe. A pencher son oreille sur les sépultures, elle en perdait parfois le sens des jours des

vivants : les dates en mathématiques quantiques rangées par ordre alphabétique sur des étagères ou sur des frises annotées, tiraient son pied et lui faisaient franchir des limites qui n'existaient nulle part ailleurs qu'entre ses tempes. Elle en perdit la raison. Elle s'allongea sur son lit : c'était sa façon de quitter le brodequin pour prendre le cothurne. Elle attendit ainsi que le sommeil la prît. Quand il l'étreignit, elle sentit son corps couvert d'hématomes. C'étaient les morsures irréversibles de sa perte dans les contrées de la mémoire cent fois foulées, comme un touriste se nourrit des batailles des terres sans patrie. La Mort vint elle-même visiter Irène, mais devant sa résignation, elle l'invectiva : que nul ne s'arrogeât le droit d'un tel orgueil libertaire ! Elle seule eût pu se le permettre, ainsi elle justifia sa molestation : le non-droit de mourir. Alors Irène se réveilla.

Elle mit le masque de la Dérision car la Mort l'avait vexée. C'est ainsi qu'elle reçut son amant. Il arriva au grand galop d'une centaine de chevaux de course, tous plus musclés et brillants les uns que les autres, rangés sous le capot en tôle de sa voiture. Il arriva jusqu'à elle et avant qu'elle ne dît un mot, il la porta dans ses bras et la fit tourner la tête rejetée en arrière et les bras lacés autour de son cou. Elle eût pu se réjouir et rire aux éclats avec lui, mais comme elle portait un autre visage, elle se trouva forcée d'y renoncer ; elle ne pouvait pas oublier si facilement les cauchemars qui l'avaient terrassée. Son amant tenta comme il put, les deux mains solidement accrochées au masque de sa tristesse et une jambe en pied de biche contre la poitrine de son amie, de faire tomber ce visage feint pour retrouver la joue laiteuse qu'il connaissait bien pour y avoir posé sa bouche. Après un long après-midi à tenter de l'en défaire dans tous les lieux possibles, il y parvint. Il découvrit sur les berges d'une rivière où se

miraient un camaïeu de bleu et de vert, combien la peau d'Irène était identique à la peau d'une pêche préservée de tous les dangers, tant par sa couleur que par sa douceur. Il voulut y mordre à pleines dents mais il craignit de l'abîmer et de ne pouvoir guérir la plaie. Il se contenta de baiser ses joues et son front et ses mains et ses bras, et elle s'y abandonna comme on abandonne le soleil au peuple du Nord. Après qu'il l'eut baisée suffisamment, elle lui demanda son nom car il n'avait signé ses lettres que de ses initiales. Il s'appelait Richard. Elle repartit après s'être rassasiée d'amour et de tendresse, puis, sur un nuage large de cent coudées, elle flotta longtemps avant d'arriver chez elle. La Mort la laissa mourir un peu d'amour jusqu'au lendemain matin.

Les jours passèrent ainsi, elle ne vivait pas tout à fait : elle avait le cœur accroché à un rocher. Elle en sentait l'assurance de la matière dure, mais aussi les rudesses. Elle s'abattit sur son Inconscience et partit en voyage dans les limbes. Elle craignait le Paradis et l'Enfer. Elle ne répondit plus à Richard. D'ailleurs en prenant cette décision, elle se heurta à une question : lui avait-elle déjà répondu ? Comme son amnésie ne lui permettait pas de le savoir, car de réfugier sous son front la mémoire du monde, elle n'avait plus de place pour loger la mémoire des balivernes de sa petite histoire, elle décida d'écrire des lettres de réponse mais de ne pas les lui envoyer. Elle s'assit devant son bureau et rédigea pendant toute une nuit de longues lettres d'amour et de haine envers lui. Toute sa frénésie s'abattit en rafales d'encre, son poignet était dur et souple à la fois,

inaltérable. Elle sentit son être apaisé quand elle eût assez fait saigner ses doigts. Elle les relut et en découvrit les subtilités comme si les lettres lui avaient été adressées. Elle pleura d'indignation à plusieurs reprises, éprouva du remords d'autres fois, et parfois, se sentit emplie de la tendresse la plus infinie. Ensuite, un feu s'éleva dans l'évier de la cuisine où elle versa les feuilles avec plus de passion que jamais. La tuyauterie faillit sauter, d'ailleurs comme cela eût été admirable en feu d'artifices et fontaines ! Mais la fête ne dura pas assez longtemps. Irène s'assoupit avec ses démons brûlés contre le mur devenu gris qui veilla sur elle jusqu'à son réveil.

Des craquements retentissaient dans la maison, fusées sonores qui plongeaient le lieu dans une inquiétante aventure. Irène flottait dans l'appartement avec son prodigieux kimono de soie offert par Tante Cécile. L'étoffe se déplaçait de ci de là sans jamais trouver d'où venaient ces bruits. Elle courut dans sa chambre, ouvrit la porte d'un placard qui n'avait point l'envie de se laisser faire mais qui céda sous la force de la jeune femme ; là, Irène sortit tout ce qui s'y trouvait : vêtements, ustensiles de cuisine, crème pour le corps parfumée à la bergamote, livres de biologie, accessoires divers..., et trouva tout au fond de ce placard, plus profond qu'aucun autre, sa flûte traversière. Elle se mit à en jouer prodigieusement au milieu de ce chaos. Les oiseaux bleus et roses de son kimono se mirent à l'accompagner en sifflant à l'égal du rossignol de l'empereur chinois. La symphonie était parfaite, si bien qu'Irène se donna davantage à sa flûte et obtint la grâce divine de la Musique. Mais soudain, de nouveaux bruits vinrent abîmer l'harmonie : ce n'étaient plus craquements, mais tapage, tels des coups de reins dans un carton vide. Ces sons étaient mêlés à une voix rauque qui l'appelait de façon